

SIGNES, SENS ET ENVIRONNEMENT

Notes sur les apports des sémiotiques à l'analyse de la présence de l'environnement en communication

[Andrea Catellani](#)

Éditions de l'Université de Lorraine | « Questions de communication »

2022/1 n° 41 | pages 197 à 210

ISSN 1633-5961

ISBN 9782384510184

DOI 10.4000/questionsdecommunication.28863

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-questions-de-communication-2022-1-page-197.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'Université de Lorraine.

© Éditions de l'Université de Lorraine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Signes, sens et environnement

Notes sur les apports des sémiotiques à l'analyse de la présence de l'environnement en communication

Signs, meanings and environment: notes on the contributions of semiotics to the analysis of the presence of the environment in communication

Andrea Catellani



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/28863>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.28863](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.28863)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2022

Pagination : 197-210

ISBN : 978-2-38451-018-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Andrea Catellani, « Signes, sens et environnement », *Questions de communication* [En ligne], 41 | 2022, mis en ligne le 01 octobre 2022, consulté le 20 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/28863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.28863>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

> ENVIRONNEMENT

ANDREA CATELLANI

Université catholique de Louvain, ICL-Recom, B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique
andrea.catellani@uclouvain.be

SIGNES, SENS ET ENVIRONNEMENT NOTES SUR LES APPORTS DES SÉMIOTIQUES À L'ANALYSE DE LA PRÉSENCE DE L'ENVIRONNEMENT EN COMMUNICATION

Résumé. — Cet article présente et discute les apports des approches sémiotiques à l'analyse de la présence de l'environnement dans la communication, pour montrer les contributions de la sémiotique aux sciences de l'information et de la communication (SIC). En premier lieu, il s'agit de résumer certains apports de type plus théorique d'auteurs qui pratiquent la sémiotique concernant les enjeux de l'environnement et de la relation entre humain et « nature ». Ensuite, l'article présente des contributions plus empiriques, souvent plus internes aux SIC, qui utilisent la sémiotique comme « boîte à outils » analytique pour analyser des objets signifiants et des formes de communication concernant les enjeux de l'environnement. Le texte est clôturé par une discussion sur les perspectives, en termes de manques et d'éléments à développer.

Mots clés. — sémiotique, environnement, communication, nature, signe, écologie, écosémiotique

Dans le vaste panorama des recherches sur la présence des enjeux environnementaux dans la communication, cet article a pour objectif de résumer et discuter brièvement les apports des approches sémiotiques. Les recherches sur la communication environnementale font partie des « *communication studies* » internationales et des « sciences de l'information et de la communication » (SIC) françaises et en partie francophones. Nous avons déjà entamé avec d'autres chercheurs un travail de recensement et présentation de ces recherches pour une partie de la sphère francophone (Catellani et al., 2019 ; Catellani et al., 2021) ; Suzannah Evans Comfort et Young Eun Park (2018) l'ont fait pour la sphère des publications en anglais. Il s'agit ici de se focaliser sur une « galaxie » scientifique spécifique, qui se positionne au croisement des sciences des langages et des SIC, en se fondant sur l'héritage des différentes écoles sémiotiques. Il s'agit moins d'une présentation exhaustive que d'une réflexion qui identifie certains apports et réflexions qui nous semblent utiles pour continuer aujourd'hui le travail d'analyse, de réflexion et de critique sur la présence des enjeux de l'environnement dans les mondes de la communication, en SIC.

La sémiotique s'est développée depuis la fin du XIX^e siècle comme un projet centré sur l'analyse des différents types de signes (verbaux, visuels, gestuels, etc.) et/ou de la structuration, production et circulation du sens. Ferdinand de Saussure (1995 [1916] : 16) a exprimé ce projet comme « l'analyse de la vie des signes dans le cadre de la vie sociale ». La sémiotique a eu deux origines différentes : l'une avec le philosophe américain Charles S. Peirce (1839-1914), et l'autre avec le linguiste suisse F. de Saussure (1857-1913). Sans entrer dans les détails, nous rappelons l'influence de C. S. Peirce sur l'apparition d'une sémiotique cognitive et inférentielle (Lakoff et Johnson, 2003 [1980]), en lien avec la pragmatique linguistique (voir les travaux de Ludwig Wittgenstein, John L. Austin, John R. Searle et Émile Benveniste). De son côté, F. de Saussure (1995 [1916]), avec son cours de linguistique, a fondé une tradition très influente d'analyse structurale du langage et d'autres systèmes de signes, qui a inclus des auteurs comme Roland Barthes et Algirdas J. Greimas. Ce dernier, fondateur de l'« École de Paris » de la sémiotique (Greimas et Courtés, 1979), a proposé un « parcours génératif » qui articule différentes couches de structures. Parmi les contributions plus récentes des auteurs de cette école, se trouvent les travaux sur les pratiques, le corps, la sensorialité, l'éthique et les formes de vie (Fontanille, 2008 ; Perusset, 2020). Le grand nombre de propositions théoriques qui en sont dérivées font dire à certains (comme Philippe Verhaegen [2010]) qu'il y a autant de sémiotiques que d'auteurs¹.

La sémiotique (ou les sémiologies), malgré une certaine condition de « marginalité » actuelle (Basso Fossali, 2017), a été et reste une des sources de la discipline des SIC, et les apports sémiotiques restent une composante épistémologique et méthodologique cruciale de cette sphère scientifique, en France comme ailleurs. Les auteurs qui utilisent des catégories sémiotiques

¹ On doit citer aussi la « sémiotique sociale », développée sur la base des travaux du linguiste Michael Halliday (Van Leeuwen, 2005 ; Kress, 2010).

dans leur pratique scientifique d'analyse des formes de l'information et de la communication ont donc une place importante dans « l'interdiscipline » des SIC. L'interdisciplinarité est d'ailleurs rendue encore plus importante dans le cas des thèmes en lien avec l'environnement et l'habitabilité de la planète, qui présentent clairement des défis qui dépassent les frontières des disciplines individuelles. Il nous semble donc important d'explorer les apports de la sémiotique, en tant que paradigme épistémologique focalisé sur le sens et ses articulations et dynamiques, et en tant que « boîte à outils » méthodologique, utilisée de façon plus ou moins cohérente et respectueuse du modèle théorique d'origine.

Le propos s'articule en trois parties. Dans la première, il s'agit de résumer certains apports de type plus théorique d'auteurs qui pratiquent les sémiotiques concernant les enjeux de l'environnement et de la relation entre humain et « nature » (ou « natures » au pluriel). Une deuxième partie présente des contributions plus empiriques, qui utilisent la sémiotique comme « boîte à outils » analytique pour étudier des objets signifiants et des formes de communication concernant les enjeux de l'environnement. La dernière partie est une discussion portant sur les perspectives à dessiner.

Nous considérons ici comme relevant de la « communication environnementale » la sphère définie par l'International Environmental Communication Association, qui inclut « toutes les formes de communication interpersonnelle, de groupe, publique, organisationnelle et médiatisée qui constituent le débat social sur les problèmes et enjeux environnementaux et notre relation avec le reste de la nature² ». Nous opérons des choix pour ne considérer que les recherches d'inspiration sémiotique qui rentrent dans cette définition.

Sémiotique, nature, environnement : des contributions théoriques récentes

La sémiotique a commencé très tôt à penser l'environnement. C'est notamment Jakob von Uexküll (1864-1944) qui a étudié de façon approfondie l'utilisation des signes par les animaux, et qui a introduit l'utilisation de l'analyse de l'environnement de l'individu (*Umwelt*). Chaque organisme vivrait dans un « milieu » qui lui est propre, qui est sa propre version de la réalité : par exemple, une tique réagit à un nombre très limité de stimulations, et adopte un faible nombre de comportements pour se nourrir et se reproduire ; c'est un « petit monde », mais qui représente une autre version du même monde que le nôtre. C'est sur la base de ses recherches et de la philosophie du signe de C. S. Peirce que la « biosémiotique » s'est développée (Favareau, 2009), comme projet d'analyse de la « sémiose » (le processus de production et circulation du sens) à tous les

2 Notre traduction. Accès : <https://theieca.org/resources/environmental-communication-what-it-andwhy-it-matters> (consulté le 13 mai 2022).

niveaux des vivants, en incluant les animaux (zoosémiotique [Maran et al., 2012]) et les plantes (phytosémiotique [Kull, 2000³]). Le point crucial consiste à attribuer à d'autres organismes que l'humain la capacité à produire et reconnaître du « sens ». Beaucoup se joue donc sur la définition des termes en question⁴.

En lien avec ces courants, des auteurs comme Winfried Nöth et Kalevi Kull ont développé au xx^e siècle l'écosémiotique (*ecosemiotics*, appelée aussi *semiotic ecology*), définie par Timo Maran (2020) comme « l'étude des processus de signes responsables des phénomènes écologiques », ou encore comme l'étude des « écosystèmes en tant que systèmes sémiotiques de communication » (Levesque et Caccamo, 2017 : 1). Influencé par la tradition de la sémiotique culturelle de l'École de Tartu-Moscou, ce courant s'efforce de concilier les apports de la sémiotique avec la biologie et l'écologie. L'interaction qui constitue les vivants est fondée sur des processus sémiotiques pré-linguistiques, des échanges de signes donc, qui sont la base du développement de la « sémiosphère » humaine, concept théorisé par le sémioticien Youri Lotman (1999). Selon ces auteurs, les écosystèmes sont fondés sur des mécanismes sémiotiques et communicationnels, sachant que tout organisme est défini par sa capacité à reconnaître des configurations pour agir sur la réalité et que la vie et la sémiose (le processus du signe) sont coextensives (Maran et Kull, 2014 : 44⁵).

La dimension critique, développée entre autres chercheurs par T. Maran (2020), est un aspect intéressant de ce courant. L'acte de montrer la nature sémiotique du vivant non-humain implique le fait de montrer que la culture humaine n'est pas une entité renfermée sur elle-même mais un système en interaction avec la biosphère, dont elle constitue une sorte de méta-modèle émergent (*ibid.*). Ceci implique aussi de montrer que les problèmes écologiques peuvent avoir une cause sémiotique, comme dans le cas des « pollutions sémiotiques ». « Le fait de relier la sémiotique et l'écologie est une façon d'introduire dans les sciences humaines les questions de matérialité, de ressources et de corporalité biologique, ce qui, selon moi, est une condition préalable à la recherche de solutions aux crises écologiques actuelles » (*ibid.* : 4). Dans la modernité, l'effort de l'humain

3 Pour une contribution en français du point de vue linguistique, voir le billet de M.-A. Paveau, « Pour une postlinguistique 8. Ce que (se) disent les plantes. Interaction végétale », 10 sept. 2018. Accès : <https://penseedudiscours.hypotheses.org/16672> (consulté le 18 mai 2022).

4 Est-ce que le signe humain, avec la « triadicité » étudiée par C. S. Peirce (un *representamen* ou signifiant, un objet et un « interprétant »), est comparable aux réactions à des stimulations chimiques et lumineuses dans la sphère végétale, et aux comportements animaux ? A minima, il faut utiliser une approche analogique, à la manière de la scolastique médiévale, de ces notions, pour identifier ce qui est semblable et ce qui est différent entre sémiose humaine et « sémiose » non-humaine.

5 « Les organismes peuvent généralement être caractérisés comme des systèmes à la recherche de modèles et aussi comme des systèmes qui créent de la différence [...]. En conséquence, la capacité à faire des distinctions, à trouver et à reconnaître des modèles, et à apprendre – c'est-à-dire les capacités générales d'interprétation des organismes – constituent le facteur décisif pour l'organisation des communautés écologiques. » (Maran et Kull, 2014 : 44) Notre traduction.

pour construire une culture abstraite, généralisante et autosuffisante (une « hégémonie de symboles culturels sur les écosystèmes » [*ibid.* : 25]) a porté à l'appauvrissement des écosystèmes : un peu comme l'économie coupée de la société pour l'économiste Karl Polanyi, cette séparation crée les conditions des crises écologiques⁶. Depuis, « les systèmes de signes humains peuvent éclipser le potentiel sémiotique de l'environnement, entraver les activités communicatives d'autres espèces et faire obstacle à la régulation sémiotique des écosystèmes » (*ibid.* : 25). T. Maran n'hésite pas à parler de « sémiocide » pour indiquer des effets de l'impérialisme symbolique humain moderne (via la pollution sémiotique et via l'imposition d'une grille sémiotique artificielle déconnectée de l'environnement et de ses *feedbacks*, qui fonde l'occupation et l'exploitation des écosystèmes).

Il faut donc d'urgence reconnecter la culture humaine avec les écosystèmes, par des signes indiciels et iconiques mieux intégrés dans les langages et productions sémiotiques humaines, en mettant en évidence le fait que l'humain est « toujours déjà » immergé dans les écosystèmes et les interactions avec les autres vivants (via notamment son corps et ses dynamiques physiologiques). Selon T. Maran (2020 : 48), la culture doit redevenir dialogique (avec les écosystèmes et les organismes non-humains), avec une série d'outils : « L'utilisation de modèles sémiotiques pour déplacer et déstabiliser la frontière entre les représentations et les objets, en créant des possibilités pour les agences [*agencies*] sémiotiques non-humaines de prendre part à la sémiose culturelle, en présentant les *Umwelten* [milieux] animaux dans les textes culturels et en changeant les bases de la modélisation en trouvant des analogies dans la nature ». L'écosémiotique devient ainsi une source de l'écocritique (*ecocriticism*).

En dehors de l'écosémiotique, une partie importante des colloques de sémiotique d'Albi⁷ a porté sur la sémiotique de l'environnement et de la durabilité. Il en est de même des séminaires de sémiotique de Paris (2019-2021). On a là un signe de l'intérêt pour ces thèmes dans les cercles de la sémiotique postgreimassienne française. Ce qui est confirmé par l'immense volume de Pierluigi Basso Fossali *Vers une écologie sémiotique de la culture* (2017). Plusieurs sémioticiens ont travaillé sur les thèmes de l'environnement sur un plan théorique, souvent avec l'intention de montrer la porosité des séparations « traditionnelles » entre nature et culture, entre humain et vivant non-humain. C'est le cas de l'italien Gianfranco Marrone, qui a produit une série de travaux sur l'évolution des catégorisations de l'humain notamment par rapport aux animaux, et de Denis Bertrand (*La Parole aux animaux*, paru en 2018). Les deux chercheurs font partie des principaux chefs de file de l'école (post)greimassienne en sémiotique. Dans l'introduction du volume *La sfera umanimale* (Bertrand et Marrone, 2019), ils évoquent les

6 Par exemple, « L'adoption de systèmes de signes abstraits devient une des principales raisons du démantèlement des cultures locales car les cosmologies amérindiennes reposent sur une perception particulière du monde qui n'est pas compatible avec l'idée de généralisation sémiotique » (Maran, 2020 : 28).

7 Accès : <https://mediationsemiotiques.com/> (consulté le 18 mai 2022).

contributions anthropologiques fondamentales de Philippe Descola, Eduardo Viveiros de Castro et Bruno Latour concernant la complexification de la distinction entre nature et culture. Ils aboutissent à une vision qu'ils appellent d'« internaturalité », pour signaler que les visions de la relation entre nature et culture sont en tension et coexistent : le « naturalisme » de P. Descola (vision selon laquelle humain et non-humain se distinguent sur le plan de l'intériorité, mais partagent la même dimension physique) est dominant aujourd'hui mais n'exclut pas d'autres ontologies minoritaires (animisme, totémisme, etc.).

En critiquant la « zoosémiotique de première génération », trop « naturaliste » et focalisée sur la recherche de définition de la sémiotique animale en elle-même (qu'est-ce que les animaux pensent et disent ? Quels signes sont communs, quels signes sont spécifiques de l'Homme ?), les auteurs proposent une « deuxième génération » théorique, une « zoosémiotique 2.0 ». Elle est fondée sur l'approche de la textualité et de la signification, qui s'interroge plutôt sur les interactions visibles, toujours « publiques » (des « jeux de langage », dirait L. Wittgenstein), entre différents acteurs, animaux et humains. On n'étudie plus la « nature » des animaux (la substance) mais les formes interactives et narratives, la façon dont les animaux « font sens » en tant que participants à la constitution de formes et dynamiques d'interaction et de circulation de valeurs. Par exemple, on peut analyser les techniques de « camouflage » – la rhétorique animale des proies par rapport aux prédateurs et vice versa – en parallèle à celles qui existent dans la guerre ou dans l'art, en reprenant des analyses précédentes de Paolo Fabbri. Cette stratégie d'analyse propose de travailler sur une « immanence » du sens qui se fonde sur ce qui est toujours visible, faite d'interactions, de « coups », de formes, de textualités produites par des acteurs au statut ontologique varié⁸, mais qui permet d'ouvrir un espace de travail pour la sémiotique.

À proximité, on trouve le parcours théorique de Claude Calame (2020 : 1), qui écrit que « l'individu, avec son identité sociale et culturelle, se constitue aussi [autre que dans l'interaction avec ses proches] de manière "éco-poïétique", dans l'interaction avec un monde environnant dont il partage les qualités physiques, chimiques et biologiques et dont il ne cesse d'interpréter; également de manière sémiotique, la matérialité afin d'en user – quand il n'en abuse pas ». Reconnaître cette constitution relationnelle globale de l'humain (soulignée de façon différente ici que celle perceptible dans l'écosémiotique de T. Maran) est directement à relier à la dénonciation des dérives de l'approche occidentale de domination et d'exploitation de l'autre (humain et non-humain), qui n'est pas sans rappeler l'encyclique *Laudato Si'* du pape François et son slogan « Tout est lié ». Si le projet de l'écosémiotique est plutôt « naturalisant » et tendu à une légitimation dans le cadre de sciences de la nature, celui de G. Marrone et D. Bertrand continue à reproduire l'acte fondamental de Louis Hjelmslev (et de

8 À contre-courant de certaines positions contemporaines, nous pensons que le « geste » métaphysique et ontologique, qui consiste à s'interroger sur les essences et l'être comme tel, peut continuer à s'exprimer, en se nourrissant des approches des sciences humaines comme la sémiotique.

F. de Saussure), qui cherche à se focaliser sur des « formes » (culturelles, narratives, contextuelles) séparables des substances qui les incarnent.

Pour sa part, Nicole Pignier (2017) a produit une réflexion semblable sur le design du paysage, inspirée par la pensée du géographe et philosophe Augustin Berque sur « l'écoumène ». Comme dans la pensée de T. Maran, selon N. Pignier, il faut réintégrer dans le design du paysage l'expérience charnelle et sensible, réconcilier *technè* et *physis* (technique et nature), dépasser l'« absolutisme des signes » pour constituer une approche « éco-techno-symbolique » qui « fait atterrir » l'action humaine et la reconnecte avec le vivant et le concret des choses.

Les suggestions d'auteurs comme G. Marrone, D. Bertrand, N. Pignier et C. Calame sont intéressantes pour les SIC, lesquelles s'interrogent sur la circulation du sens et l'interaction à travers la communication. Comprendre les grammaires de l'interaction et analyser les coups et les formes expressives et interactives d'acteurs au statut varié nous semble pleinement compatible avec l'environnement épistémologique des SIC, qui sont ainsi invitées à prendre plus directement en compte l'entour matériel et vivant des sociétés et des phénomènes communicationnels, mais aussi des formes de significations moins pratiquées (de nature iconique et indicielle). Sauf exception, nous semble souvent manquer: Ces contributions théoriques, méconnues parfois, sont à leur tour en partie tributaires des auteurs « classiques » comme les anthropologues P. Descola et B. Latour⁹ (et d'autres comme Vinciane Despret en Belgique et Baptiste Morizot en France), mais constituent des contributions intéressantes dans leur effort de mettre au centre de l'attention le versant signifiant, interactif et communicationnel de la coexistence entre humains et vivants non-humains. Sans forcément accepter les idéologies sous-jacentes aux différentes propositions, il y a un potentiel heuristique et critique qui reste à exploiter, pour se poser concrètement la question de savoir comment envisager des SIC qui intègrent vraiment le vivant non-humain et la dimension concrète (matérielle, mais aussi sensible) dans leur processus.

La sémiotique comme boîte à outils pour décortiquer la communication environnementale

L'héritage d'A. J. Greimas et de son école

Qui n'a jamais entendu parler du schéma actantiel d'A. J. Greimas ? Même si la sémiotique « officielle » a globalement abandonné ce schéma (en le reformulant sur la base d'une relation entre un destinataire, un sujet et son objet de valeur [Bertrand, 2000]), celui-ci continue à circuler comme une sorte de « même »

⁹ B. Latour a explicitement intégré des notions sémiotiques dans sa pensée, ce qui rend les influences bidirectionnelles.

sémiotique, un peu comme le « carré sémiotique ». Plusieurs recherches portant sur les thèmes de l'environnement mobilisent des catégories sémiotiques de façon explicite, souvent en cohabitation avec d'autres approches comme l'analyse du discours, l'analyse rhétorique, la linguistique et la narratologie – toutes étant théoriquement hyponymes de la sémiotique, qui a l'ambition d'analyser tout type de signes, mais qui sont autonomes dans les faits.

Avec d'autres auteurs (Catellani *et al.*, 2019 ; Catellani *et al.*, 2021), nous avons observé la présence d'une sorte de « paradigme » de recherche en SIC inspiré directement par les sémiotiques, concernant la production francophone. La sémiotique greimassienne notamment a été et reste une source d'inspiration (Catellani, 2016). Ferenc Fodor (2012) a analysé avec ces catégories les représentations des jeunes qui font face au changement climatique dans l'imaginaire romanesque, et l'imaginaire lié aux changements climatiques dans différents types de production médiatiques (Fodor, 2011). De notre côté, nous avons produit une série de travaux qui analysent la communication des organisations non gouvernementales (ONG) et des entreprises sur la prise de responsabilité environnementale. Nous avons porté une attention particulière aux modalités de construction du coupable environnemental dans le discours des ONG environnementalistes (Catellani, 2011), et à la parodie comme outil pour faire pression sur les marques (Catellani, 2012). Outre la présence des thèmes de l'environnement dans la communication interne (Catellani, 2009), un autre focus a été celui de l'utilisation de l'argument climatique (les émissions de gaz à effet de serre) dans la communication de la filière de production d'électricité avec le nucléaire (Catellani, 2012). Un autre thème important a été celui des images comme composante peu analysée de la communication environnementaliste (Catellani, 2018), pour identifier, entre autres typologies, celles permettant de grouper les illustrations, images-preuves, images-ethos, images-savoir, images spectaculaires et rhétoriques.

Dans ces études, les catégories sémiotiques se combinent avec des catégories d'origine rhétorique et, avec l'analyse du discours portée par des auteurs comme Amaia Errecart (par exemple, à propos de la notion rhétorique d'ethos), en intégrant aussi des notions d'origine sociologique (sur les valeurs et sur le nouvel esprit du capitalisme), sans oublier certaines suggestions de Michel Foucault (par exemple, la distinction entre « psychagogie » et pédagogie [Catellani et Errecart, 2017]). Le choix s'est porté sur une articulation entre les catégories greimassiennes et des contributions qui permettent d'approfondir l'analyse de la dimension persuasive, d'un côté, et le lien avec les dynamiques sociétales qui entourent les textes, de l'autre. De notre point de vue, la sémiotique greimassienne devient inévitablement une forme de sociosémiotique (ou sémio-rhétorique contextualisée), en entrant en contact avec les exigences des SIC. Cela ne la dénature pas, vu sa vocation de méthodologie rationnelle de reconstruction du sens (voir la perspective d'une « sémiotique ouverte » proposée par Jean-Jacques Boutaud [2007], et les perspectives de complexification de P. Basso Fossali [2017]). D'ailleurs, la vocation

des SIC est justement de permettre l'hybridation conceptuelle, qui ne doit pas faire oublier son autre pôle oppositionnel, celui de la recherche d'une cohérence théorique.

En dehors de l'espace francophone, la sémiotique greimassienne reste largement utilisée dans la production italienne (voir les écrits de G. Marrone par exemple), avec des exemples aussi dans les publications anglophones. Un projet ambitieux est celui de Kemi C. Yekini, Kamil Omotesio et Emmanuel Adegbite (2021), que nous citons même s'il traite de la RSE (responsabilité sociétale des entreprises) et moins de l'environnement. Ces auteurs proposent une analyse de 224 rapports RSE d'entreprises anglaises en utilisant le schéma narratif canonique et le carré de la véridiction de A. J. Greimas, dans le cadre d'un projet plus large qui inclut des recommandations pour une communication de qualité.

En sortant de l'école greimassienne, R. Barthes et sa sémiologie continuent d'inspirer des chercheurs autour du monde, comme Eileen Culloy et *al.* (2019). Ces auteurs tentent d'améliorer la méthodologie d'analyse des images du changement climatique en mobilisant les notions de dénotation, connotation et mythologie de R. Barthes. Cette contribution conduit au cœur de l'analyse multimodale contemporaine, un domaine où effectivement la sémiotique peut proposer des contributions intéressantes. Laure Bolka-Tabary (2012) pratique une analyse sémio-pragmatique lorsqu'elle explore la dimension discursive et visuelle de quatre émissions télévisuelles sur le changement climatique. Enfin, Yves Jeanneret (2010), porteur d'une démarche « sémio-communicationnelle », fondée sur l'analyse des formes de circulation des objets signifiants « triviaux », consacré en 2010 un article à l'analyse de « l'optique du *sustainable* », exemple emblématique d'une façon de « traquer » la vie sociale des signes (dans ce cas, les formules et les représentations du développement durable).

Conclusion

Comment les SIC qui se focalisent sur l'environnement dans la communication peuvent-elles utilement continuer à s'inspirer des sémiotiques ? Les approches sémiotiques peuvent apporter un surplus d'intelligibilité dans le domaine de l'analyse de la présence des enjeux de l'environnement dans la communication, pour identifier les « idéologies » et les stratégies. Les approches sémiotiques peuvent participer activement, comme le montre Y. Jeanneret, à la recherche sur la complexité des controverses, des échanges, des interactions, de la trivialité des thèmes de l'environnement. La progression de l'interdisciplinarité et de la transdisciplinarité inclut des approches focalisées sur les objets signifiants. D'ailleurs, le virage récent dans plusieurs disciplines vers la « matérialité » des pratiques discursives et même le « matérialisme » (en lien par exemple avec les propositions de Karen Barad) ne prend pas la sémiotique au dépourvu, vu son

attention à la dimension physique, matérielle de la production de sens exprimée par plusieurs de ses auteurs.

Est-ce que cette attention sémiotique au sens qui apparaît dans l'interaction entre corps, humains et non humains, et même *dans* les corps face aux matières et énergies (voir les propositions de la biosémiotique et les recherches de Jacques Fontanille, et d'autres en sémiotique tensive), peut être un contrepoint théorique, un « vaccin » contre une tendance excessivement « technocentrique », d'un côté, et parfois « logocentrique » (dans le sens du langage verbal) de l'autre, des SIC ? Nous pensons que les SIC peuvent en profiter pour porter leur attention sur des systèmes de signes autres que le verbal. Elles peuvent aussi s'attacher aux corps humains en interaction entre eux et à d'autres corps sensibles et aptes à s'engager dans des formes d'interaction para- ou pré-sémiosiques (dans les organisations, dans les mouvements sociaux, dans l'interaction avec les dispositifs de médiation et médiatisation. On pense à Fabienne Martin-Juchat [2020] qui invite à cette approche dans ses travaux).

L'enrichissement « vers le bas » de la catégorie de la sémiose (si l'on y intègre des formes animales et même végétales qui s'approchent du seuil de la sémiose humaine¹⁰) peut enrichir la vision de la communication en SIC. Ceci ne signifie pas céder à des idéologies « déshumanistes » réductionnistes, en sachant que la sémiose humaine comme production de sens est toujours particulière et unique. Mais cette prise en compte des vivants comme doués d'agentivité propre permet d'ouvrir la porte à une vision plus « encadrée » de la communication humaine, qui fait place aux dimensions « esthétiques » (Pignier, 2017) et écologiques. Cette ouverture au vivant, au sensible, à la chair vivante en communication, mais aussi à la variété des formes de vie n'est pas du tout l'apanage de la sémiotique. Ainsi certains auteurs peuvent-ils inspirer en enrichir les SIC. Un exemple peut être le modèle développé par J.-J. Boutaud (2005) sur le « sens gourmand », au croisement entre sensorialité, socialité et sémiose. L'environnement pour la communication est donc une source d'engagement éthique (la recherche doit se mettre au service de la transition), et aussi d'élargissement théorique. Et les sources sémiotiques peuvent favoriser cet élargissement, de façon bidirectionnelle si possible.

Plus largement, nous pensons que le regard sémiotique en SIC continue à compléter les autres, en permettant de se focaliser sur le fait que communiquer signifie mobiliser des objets et pratiques signifiants, qui font sens, dans l'interaction entre humains et non-humains : « Ne pas s'engager dans la sémio en se disant que cela consiste à étudier des langages, mais plutôt à regarder attentivement les objets qui nous entourent en se demandant comment ils peuvent faire sens et créer des rapports de communication » (Jeanneret, 2019 : 108). Le sémio-communicologue se focalise sur les signes « de façon plus intense et raisonnée

10 Cette ouverture préserve une forme de hiérarchisation par complexité et même par différence qualitative entre différentes formes de vie.

que les autres » (*ibid.* : 110), avec modestie en sachant que « tous les chercheurs font [néanmoins] de la sémio ». Pour Y. Jeanneret : « Il s'agit de faire avec la création par les hommes d'objets signifiants, avec la culture de ceux qui les interprètent, avec les dispositifs qui conditionnent leur circulation et leur partage, avec les normes qui régissent la communication » (*ibid.* : 109). Si la sémiotique est plurielle et parfois difficile à déchiffrer, Y. Jeanneret rappelle qu'« il n'existe pas aujourd'hui de boîte à outils commune. C'est une bonne nouvelle : chacun a ainsi la latitude de forger les outils qui lui permettent d'analyser les objets avec précision » (*ibid.* : 107). Différents choix épistémologiques et méthodologiques sont *a priori* possibles face à la sémiotique, mais il faut, dans tous les cas, lire les auteurs sémiotiques pour chercher un degré acceptable de cohérence théorique comme base de sa propre approche. Les défis des ruptures et des crises écologiques mettent ainsi en mouvement les configurations épistémologiques et méthodologiques de nos disciplines, et ce mouvement pourrait devenir réellement prometteur.

Références

- Basso Fossali P., 2017, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Éd. Lambert-Lucas.
- Bertrand D., 2000, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
- Bertrand D. et Marrone G., 2019, *La Sfera umanimale. Valori, racconti, rivendicazioni*, Rome, Meltemi Éd.
- Bolka-Tabary L., 2012, « Le changement climatique à la télévision : de la science à la fiction », *Communication & Langages*, 172, p. 53-67. <https://doi.org/10.4074/S0336150012002049>
- Boutaud J.-J., 2005, *Le Sens gourmand. De la commensalité, du goût, des aliments*, Paris, J.-P. Rocher.
- Boutaud J.-J., 2007, *Sémiotique ouverte. Itinéraires sémiotiques en communication*, Paris, Hermès Science Publications.
- Calame C., 2020, « La question de l'identité : pour une sémiotique éco-anthropologique », *Actes Sémiotiques*, 123. <https://doi.org/10.25965/as.6422>
- Catellani A., 2009, « La communication environnementale interne d'entreprise aujourd'hui. Dissémination d'un nouveau "grand récit" », *Communication & Organisation*, 36, p. 178-188. <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.985>
- Catellani A., 2011, « Environmentalists NGOs and the Construction of the Culprit: Semiotic Analysis », *Journal of Communication Management*, 15 (4), p. 280-297.
- Catellani A., 2012, « Critiques visuelles : observations socio-sémiotiques sur quelques campagnes parodiques environnementalistes », communication orale présentée au colloque *Communiquer dans un monde de normes. L'information et la communication dans les enjeux contemporains de la « mondialisation »*, Lille, 7 et 8 mars.
- Catellani A., 2016, « Sémiotique de la communication environnementale », dans T. Libaert (éd.), *La Communication environnementale*, Paris, CNRS Éd., p. 77-94.

- Catellani A., 2018, « Environmentalist Multi-modal Communication: Semiotic Observations on Recent Campaigns », dans S. Collister et S. Roberts-Bowman (éds), *Visual Public Relations. Strategic Communication Beyond Text*, Londres, Routledge, p. 161-176.
- Catellani A. et Errecart A., 2017, « Dialogisme et figures de l'autre dans les rapports sur la "Responsabilité sociétale des entreprises" : exploration discursive et sémiotique », *Mots. Les langages du politique*, 114, p. 57-75. <https://doi.org/10.4000/mots.22782>
- Catellani A., Pascual Espuny C., Malibabo Lavu P. et Jalenques Vigouroux B., 2019, « Les recherches en communication environnementale », *Communication*, 36 (2). <https://doi.org/10.4000/communication.10559>
- Catellani A., Pascual Espuny C. et Malibabo Lavu P., 2021, « Environmental Communication Research in the French-Speaking World », dans B. Takahashi, J. Metag, J. Thaker, S. E. Comfort (dirs), *The Handbook of International Trends in Environmental Communication*, New York, Routledge.
- Comfort S. E. et Park Y. E., 2018, « On the Field of Environmental Communication: A Systematic Review of the Peer-Reviewed Literature », *Environmental Communication*, 12 (7), p. 862-875.
- Culloty E., Murphy P., Brereton P., Suiter J., Smeaton A. F. et Zhang D., 2019, « Researching Visual Representations of Climate Change », *Environmental Communication*, 13 (2), p. 179-191.
- Favareau D., 2009, *Essential Readings in Biosemiotics. Anthology and Commentary* (vol. 3), Dordrecht, Springer.
- Fodor F., 2011, « Communication d'organisation et occultation discursive : le cas du changement climatique », *Recherches en Communication*, 35, p. 37-47. <https://doi.org/10.14428/rec.v35i35.51263>
- Fodor F., 2012, « Les jeunes face au changement climatique dans l'imaginaire romanesque », *Communication & Langues*, 172, p. 83-95. <https://doi.org/10.4074/S0336150012002062>
- Fontanille J., 2008, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Greimas A. J. et Courtés J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Jeanneret Y., 2010, « L'optique du sustainable : territoires médiatisés et savoirs visibles », *Questions de communication*, 17, p. 59-80. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.372>
- Jeanneret Y., 2019, « Chapitre 4. Recourir à la démarche sémio-communicationnelle dans l'analyse des médias », dans B. Lafon (dir.), *Médias et médiatisation. Analyser les médias imprimés, audiovisuels, numériques*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, p. 105-135.
- Kress G., 2010 [2009], *Multimodality. A Social Semiotic Approach to Contemporary Communication*, Londres, Routledge.
- Kull K., 2000, « An introduction to phytosemiotics: Semiotic botany and vegetative sign systems », *Sign Systems Studies*, 28, p. 326-350. <https://doi.org/10.12697/SSS.2000.28.18>
- Lakoff G. et Johnson M., 2003 [1980], *Metaphors we Live by*, Chicago, University of Chicago Press.
- Levesque S. et Caccamo E., 2017, « Sémiotique et écologie : une alliance naturelle. Introduction au 5^e numéro du Cygne noir », *Cygne noir*, 5, p. 1-10. http://www.revuecygnoir.org/sites/cygnoir.nt2.ca/files/cn5_intro_0.pdf

- Lotman Y., 1999, « L'espace sémiotique. La notion de frontière », dans Y. Lotman, *La Sémiotique*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, p. 9-41.
- Maran T., 2020, *Ecosemiotics. The Study of Signs in Changing Ecologies (Elements in Environmental Humanities)*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MaranT.etKullK.,2014,«Ecosemiotics:mainprinciplesandcurrentdevelopments»,*Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 96 (1), p. 41-50. https://www.researchgate.net/publication/261189926_Ecosemiotics_Main_principles_and_current_developments
- Maran T., Martinelli D. et Turovski A. (dirs), 2012, *Readings in Zoosemiotics. Semiotics, Communication and Cognition (vol. 8)*, Berlin, Éd. De Gruyter Mouton.
- Martin-Juchat F., 2020, *L'Aventure du corps. La communication corporelle, une voie vers l'émancipation*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble.
- Perusset A., 2020, *Sémiotique des formes de vie. Monde de sens, manières d'être*, Paris, Éd. De Boeck Supérieur.
- Pignier N., 2017, *Le Design et le vivant. Cultures, agricultures et milieux paysagers*, Paris, Éd. Connaissances et Savoirs.
- Saussure F. (de), 1995 [1916], *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Van Leeuwen T., 2005, *Introducing social semiotics. An introductory textbook*, Londres, Routledge.
- Verhaegen P., 2010, *Signe et communication*, Paris, Éd. De Boeck Université.
- Yekini K. C., Omoteso K. et Adegbite E., 2021, « CSR Communication Research: A theoretical-cum-Methodological Perspective From Semiotics », *Business & Society*, 60 (4), p. 876-908.

